mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

9

La rentrée ! Voilà un mot bien évocateur. La fin des vacances, la reprise des classes, des devoirs. Mais aussi les amis que l'on retrouve, les habitudes que l'on reprend, les joies que, de nouveau, l'on partage. Quant à nous, nous sommes heureux de vous rejoindre à travers ce nouveau numéro de *Mémoire plurielle*. Notre espace historique est occupé par une idylle préhistorique très dépaysante. Puis vous rencontrerez deux hommes singuliers aux destins bien différents.

Notre écrivain public vous entraînera chez son ami l'oued. Vous aimerez, nous en sommes certains, les superbes médailles inspirées par l'Algérie et les livres que nous avons lus pour vous. Enfin, vous gravirez la colline de Santa Cruz, chemin de mémoire de Jean Grenier. La Brève est consacrée cette fois-ci à un éminent linguiste.

Nous vous souhaitons autant de plaisir à lire ces textes que nous en avons eu à les découvrir et à vous les offrir.

N° 9 Octobre 1996. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

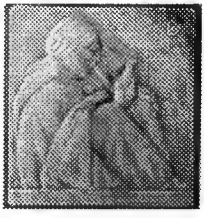
nous appartient

Espace historique 3
Amour et préhistoire au Sahara
Gabriel Camps

Ecrivain public 12
La bouteille à la mer
Norbert Poupeney

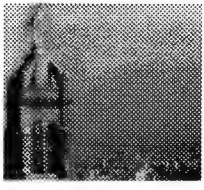
Hommes singuliers 15
Guillaume Bérard, premier consul de France au Maroc
Maxime Rousselle

De Lyon à Sfax : une gérance par délégation 19
Christian Rendu



Point livres 21
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Le musée 23
L'Algérie et les médailles
Philippe Escande



Les chemins de mémoire 26
Santa Cruz
Jean Grenier

Brève 28
Mais qui êtes-vous donc, M. Lanly ?

Comité de rédaction
Janine de la Hogue
Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél : 01 45 42 78 75.

Réalisation
BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél : 01 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements
Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent :* à partir de 75 francs.

Commission paritaire en cours.

Amour et préhistoire au Sahara

Gabriel Camps

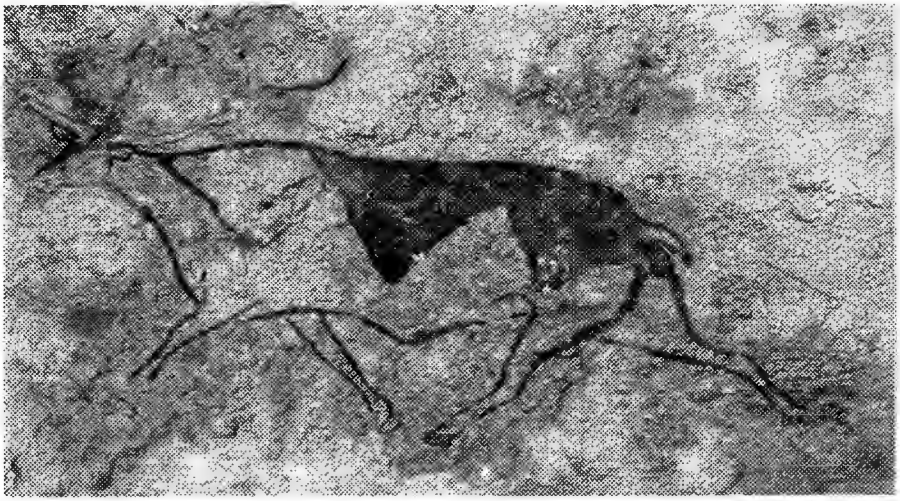
Universitaire, spécialiste de la préhistoire de l'Afrique du Nord, Gabriel Camps a été à Alger directeur du Musée national d'ethnographie et de préhistoire du Bardo et de l'Institut de recherches sahariennes. L'histoire que nous publions ici est donc basée sur des données scientifiques rigoureuses et, pour notre plaisir, elle nous est contée avec un grand talent de romancier.

Ce début d'idylle entre des jeunes gens appartenant à deux groupes paléoberbères du Sahara se situe vers 1 200 av. J.-C., donc plusieurs millénaires après qu'eut vécu leur ancêtre commune la caspienne Kala. Ce n'est plus dans la steppe tunisienne que se fit cette rencontre mais dans un de ces multiples couloirs qui dissèquent l'énorme masse gréseuse du Tassili n'Ajjer, au nord-est du Hoggar. Entre temps, l'humanité avait fait des progrès considérables puisqu'elle réussissait maintenant à échapper en partie aux incertitudes d'une nature capricieuse. Les différents groupes qui vivaient dans un Sahara non encore complètement aride continuaient, certes, à pratiquer la chasse et même la cueillette de produits végétaux, mais les hommes avaient appris à domestiquer trois espèces animales : le mouton, la chèvre et le bœuf. Les deux premières avaient été introduites vers 5 000 av. J.-C. Un autre animal, qui avait acquis un statut spécial, vivait depuis plus longtemps encore auprès de l'homme : le chien, dont l'ancêtre s'était volontairement approché des habitats, profitait des rejets de l'homme qu'il avait habitué à sa présence, avant de participer à ses opérations de chasse et à la garde des campements. Les Sahariens néolithiques pratiquaient aussi la culture du mil, mais continuaient à consommer les graines de graminées sauvages.

Les archéologues ont besoin de donner des noms aux groupes culturels qu'ils étudient et s'efforcent de faire revivre. Après une période archaïque dite des "Têtes rondes" et au cours de laquelle la domestication des bovins est déjà connue, avait succédé une longue époque marquée par l'importance accrue de l'élevage de ces bovins, d'où le nom peu esthétique de "Bovidien" donné à cette phase de l'art rupestre qui dura certainement plusieurs millénaires. En simplifiant, on peut reconnaître, dans l'ensemble bovidien, deux styles principaux nettement distincts qui ont une valeur chronologique. Les Bovidiens anciens étaient des populations noires qui se représentaient fidèlement dans

les occupations de l'élevage exclusif des bovins et dans des activités guerrières ou de chasse pour lesquelles leur arme de prédilection était un arc de dimensions assez réduites. Dans le style récent, magnifiquement illustré par les peintures des abris d'Iheren dans le Tassili central, les négroïdes, ou du moins les mélanodermes de la phase précédente, sont remplacés, dans des scènes aussi bien documentées, par des populations de type méditerranéen, de race blanche, des Paléoberbères, éleveurs de bœufs, mais aussi de moutons et de chèvres. Il serait faux de croire que les populations à peau noire avaient été éliminées par les Paléoberbères. En fait, ces populations mélanodermes subsistaient et subsistent encore aujourd'hui ; elles constituent même actuellement l'essentiel du peuplement saharien. Sous le nom de harratin, aherdan, chouchan, elles assurent la quasi-totalité de la production agricole des oasis mais, pas plus que leurs prédécesseurs du Bovidien récent, les Noirs sahariens d'aujourd'hui ne sont représentés dans les graffiti qui consacrent la toute-puissance et l'omniprésence des guerriers blancs, les chameliers, qu'ils soient touaregs, chaamba ou maures. Les Noirs asservis n'étaient pas des sujets intéressants pour les artistes qui ne figuraient que les maîtres et les puissants.

Après le bovidien récent, triompha un style différent, plus schématique, celui des éleveurs de chevaux, les "équidiens" dans le jargon des préhistoriens, qui vont jusqu'à parler de "caballins" en confondant l'homme et sa monture. La rencontre que nous avons imaginée entre Tadjeret et Amarkad se place donc à l'extrême fin de la période bovidienne, alors que les premiers conducteurs de chars, venus du nord-est, pénètrent dans ces régions du Sahara central.



Tadjeret s'immobilisa immédiatement puis se coula entre les touffes de lauriers-roses qui bordaient le point d'eau. Elle avait reconnu, sur les dalles de grès, le piétinement de ce qu'elle crut d'abord être des ânes sauvages, mais ce piétinement était suivi d'un bruit bizarre, faiblement grinçant. Elle déposa l'outre en peau de chèvre et la puisette en bois et, comme une couleuvre, avec une souplesse surprenante, elle se glissa silencieusement jusqu'au bord de l'eau.

Ce qu'elle vit lui coupa le souffle tant la scène échappait à son monde. Tadjeret se frotta les yeux, les ferma un instant, respira profondément et regarda à nouveau. La même scène étrange s'imposait à sa vue : il y avait bien des animaux qui ressemblaient à des ânes et qui, comme eux, n'avaient qu'un seul sabot à chaque pied, mais ces ânes étaient plus hauts, avaient des oreilles moins longues et une tête proportionnellement plus petite.

Ce qui provoquait la stupeur de Tadjeret n'était pas tant la présence de ces animaux que l'assemblage qu'ils formaient avec un engin d'une complexité inimaginable : deux éléments circulaires constitués de six rayons et de bois courbes étaient fixés à un essieu qui supportait une plate-forme triangulaire prolongée elle-même par une longue branche équarrie. A l'extrémité était ajustée une barre transversale passant sous le cou des animaux. Sur cet échafaudage se tenait un homme. Tadjeret mit un moment à comprendre que cet être si grand existait par lui-même. Comme pour la convaincre de son autonomie par rapport au char et aux chevaux, l'homme sauta à terre. Il portait un simple pagne de cuir qui se retroussait à l'extrémité, au niveau des genoux.

Le mouvement surprit Tadjeret qui eut un geste de recul incontrôlé. Le bruit avait été à peine perceptible mais suffisant pour que l'homme saisisse l'un des javelots retenus dans une encoche de la rambarde du char : l'extrémité scintillait au soleil comme une braise. Jamais les pointes en silex des armes de son père et de ses frères et cousins ne brillaient ainsi.

C'en était trop pour la jeune bergère d'Iheren ; cet être qui ressemblait à un homme mais qui possédait un tel équipage était différent des humains ; s'agissait-il d'un dieu ou d'un génie ? Toute tremblante,

mais décidée, Tadjeret sortit de sa cache et se prosterna devant lui.

Ce fut au tour du nouveau venu d'être surpris ; il avait craint la présence d'un guépard ou d'une panthère dans les fourrés et voilà qu'il avait en face de lui une toute jeune fille aux formes graciles, étrangement habillée. Alors que les jeunes filles de son clan allaient la poitrine nue, ne portant qu'une jupe très courte en cuir, fort peu différente de son pagne, celle-ci était revêtue d'une riche robe tissée et d'un curieux tablier fessier en peau de bique dont les pattes antérieures étaient simplement attachées sur le devant.

L'étranger s'approcha en gardant les guides à la main et les chevaux, car c'étaient bien des chevaux que Tadjeret voyait pour la première fois, suivirent docilement, traînant le char léger qui cahotait sur les racines de micocouliers et les rhizomes de roseaux.

— Qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ?

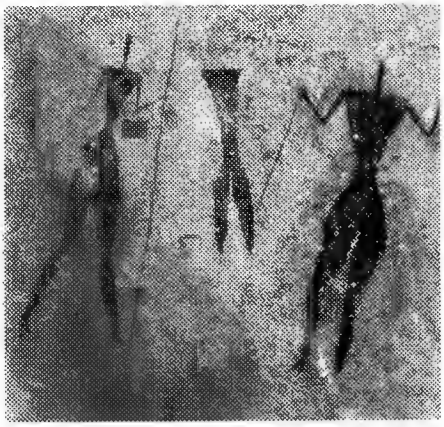
Mais Tadjeret, perdue dans sa prosternation, élevant les mains en coupe au-dessus de sa tête, ne répondait pas. L'homme reposa tranquillement la question, mais en même temps il plaçait sa main libre devant ses lèvres comme pour cacher la bouche. Les paroles qui atteignaient Tadjeret n'étaient pas cependant de consonance étrangère. Il n'y avait que de légères différences de prononciation.

Quand la conversation fut plus avancée, le conducteur de char et la bergère d'Iheren se rendirent compte que la principale différence venait de ce que le son prononcé "z" par l'étranger correspondait à "hé" dans le parler de Tadjeret. Tadjeret apprit ainsi que le voyageur se nommait Amarkad, ce qui la fit rire car le terme signifiait "danseur" dans sa langue, mais Amarkad confirma que c'était bien le sens de son nom.

Il apporta immédiatement la preuve de ses dons ; sa danse était une succession de flexions brusques qui le rapprochaient du sol et de sauts prodigieux au cours desquels son pagne s'écartait en corolle autour des cuisses qui étaient beaucoup plus claires que le reste du corps habituellement exposé au soleil. Ce détail plut à Tadjeret car elle-même et les siens avaient aussi la peau blanche lorsqu'elle était protégée du soleil. Les Iheren, le clan de Tadjeret, étaient, en effet, différents des populations plus anciennes qu'ils avaient asservies lorsqu'ils étaient arrivés au Tassili n'Ajjer ; celles-là avaient la peau noire et restaient toujours noires même lorsque les femmes demeuraient quelque temps dans leur paillote sans sortir, soit après une naissance, soit au cours de leur veuvage. Ces Noirs habitaient le Sahara avant l'arrivée des populations d'origine méditerranéenne dont faisait partie le clan des Iheren.

Tout en conversant, Tadjeret remplit son outre en enfonçant profondément la puisette pour avoir de l'eau pure et en versant mécaniquement son contenu dans l'ouverture. Elle remplit de même, par gentillesse, l'outre presque vide accrochée à la rambarde du char. Amarkad lui prit la main qu'il appliqua sur la tête des chevaux. Tadjeret le fit sans crainte ; comme tous les siens, elle vivait en étroite familiarité avec les taureaux et les vaches ; les chevaux, plus grands que les bovins, certes, étaient du moins dépourvus de cornes.

Les jeunes gens décidèrent de se retrouver trois jours plus tard sur les bords de l'aguelman ; il fallait, en effet, un laps de temps suffisant pour permettre à Amarkad, qui s'était



aventuré très loin vers le sud, de rejoindre son campement et revenir en ce lieu.

Tadjeret s'était attardée et, quand elle arriva à proximité des tentes de cuir du campement, une agitation anormale lui fit craindre d'être la cause de l'alarme dont elle se sentait vaguement responsable.

En s'approchant, Tadjeret vit que Ougelamokrane, son plus jeune cousin, celui qu'on appelait ainsi en raison de la longueur anormale de ses incisives, et son compagnon Agedefa qui avaient la garde des moutons et des chèvres arrivaient haletants, poussant devant eux le troupeau lui-même à bout de souffle et disparaissant dans un nuage de poussière.

Essoufflés, effrayés encore de ce qu'ils avaient vu, les deux adolescents, tout en accompagnant leurs paroles d'une mimique un peu précieuse, racontaient ce qui était arrivé : comme d'habitude, ils surveillaient d'un œil un peu distrait les chèvres qui, toujours actives, s'écartaient volontiers du troupeau ; sous un tamaris ils recueillaient et suçaient avidement la manne sucrée qui suintait au bord des rameaux lorsque brusquement ils virent le troupeau se rassembler instantanément et fuir, comme une harde d'antilopes, dans une même direction, le long de l'oued déjà à sec en ce début de printemps.

A l'endroit abandonné si précipitamment, on devinait au milieu de la poussière une lutte inégale dans laquelle se mêlaient le corps fauve, presque jaune, d'un grand lion mâle et la robe bicolore blanche et brune d'une brebis. Ayant renversé sa proie d'un coup de patte, le lion avait refermé ses crocs sur le museau de la brebis qui mourait étouffée.

Ougelamokrane assurait qu'ils avaient tenté de faire abandonner sa proie au lion, et Agedefa appuyait ses dires, mais quand ils s'étaient approchés, le lion avait bondi sur eux, lâchant momentanément la brebis déjà moribonde.

Comme tous les hommes du clan d'Iheren, Ougelamokrane et Agedefa parlaient avec douceur, malgré l'émotion qui les étreignait encore, et leur récit s'accompagnait d'une gestuelle surprenante. Les mains étaient toujours en mouvement comme si elles dispensaient un récit particulier, distinct de celui qui passait à travers les longues dents du cousin de Tadjeret.

Les poignets étaient constamment en action, tantôt rabattus vers l'intérieur, tantôt en flexion forcée vers l'extérieur; les doigts avaient eux-mêmes leurs mouvements propres; les bras restaient collés au corps tandis que les avant-bras participaient à la gestuelle des mains.

Les mouvements n'étaient pas précipités et l'ensemble du discours, paroles douces et gestes étudiés, prenait un aspect précieux et maniéré que la parure corporelle des hommes d'Iheren accentuait encore. Malgré leur fuite devant le fauve, les deux jeunes gens avaient réussi à maintenir en place les deux plumes d'autruche plantées et collées dans leur chevelure. Comme tous les hommes du clan, ils portaient, dès l'adolescence, des peintures faciales limitées à l'arête du nez et à la partie médiane du front.

Sans qu'il eût été nécessaire de réunir le conseil, cinq hommes faits portant la courte barbe en pointe et qui ne craignaient d'affronter aucun fauve, partirent sur-le-champ vers le lieu où le troupeau avait été attaqué. Mais ce fut en vain; ils reconnurent bien les traces du lion, le sol labouré pendant la lutte cruelle entre la brebis et le lion, les longues traînées laissées par les pattes de la proie emportée par le fauve jusqu'à un épais fourré de jujubiers épineux; la poursuite s'arrêtait là comme si le fourré avait lui-même englouti la victime et son prédateur. Ce fourré, que dépassaient quelques micocouliers et acacias, atteignait le bord de la falaise de grès disséquée en de multiples galeries, abris et éboulis anguleux où le lion avait dû choisir son antre.

L'aguelman où Tadjeret allait, comme ses compagnes, puiser l'eau indispensable à la vie du campement, se situait à quelques cen-

taines de mètres à peine. Le fourré se poursuivait jusque sur ses bords, soulignant d'un vert éclatant la falaise du Tassili dont les roches, moins patinées qu'aujourd'hui, contrastaient avec cette auréole végétale.

A proximité de l'aguelman, le couvert épineux changeait brutalement. D'un vert plus tendre, d'autres plantes plus avides d'humidité supplantaient les acacias et les jujubiers, les micocouliers plus nombreux résistaient difficilement à l'assaut des typhas aux tiges immenses qui encombraient les bords de l'aguelman en dehors des zones rocheuses où les lauriers-roses mêlaient leurs riches nuances à la blancheur délicate des fleurs de câpriers.

En ce printemps à peine amorcé, une débauche de jaune, de pourpre, de blanc, de rose se confondait en une palette éblouissante dans le bleu intense de l'eau. Il semblait que tous les coloris que pouvait fournir la nature étaient rassemblés en ce lieu où la vie prospérait. Le bruissement, les stridulations et les grincements convulsifs de milliers d'insectes trahissaient une vitalité intense

qu'accentuaient encore les pépiements interrogateurs des traquets blancs et noirs et les cris mécaniques des gangas aux pattes courtes.

C'est là que, fidèle au rendez-vous, Tadjeret attendait Amarkad et son cœur s'impatientait. Après avoir rempli son outre, elle s'était adossée à un bloc de grès tout uni par le travail des eaux et agitait les pieds dans la vasque qui reflétait l'éclat métallique d'un ciel immuable. Etait-ce ce clapotis ou l'exceptionnelle agilité de l'homme ? Tadjeret, sans avoir entendu le moindre bruit, se sentit saisie et tirée sur le sol sableux. Elle se trouva dans les bras d'Amarkad sans avoir rien compris. A la surprise succéda un moment d'inquiétude puis, assez rapidement, un abandon commandé par la nature. Tandis qu'Amarkad s'empressait en elle, Tadjeret revoyait en pensée la célèbre gravure très ancienne, laissée par un peuple inconnu, à laquelle se rendaient en pèlerinage les femmes de son clan, à chaque printemps. Elle représentait, avec un réalisme sans concession, une curieuse hiérogamie ; la femme richement parée de colliers et de bracelets, couché sur le dos, s'abandonnait à une divinité à tête de chacal. Cette gravure si ancienne faisait allusion à certains phénomènes météorologiques liés à la fertilité et à la fécondité, tels que l'arc-en-ciel ou la pluie par temps ensoleillé : accidents qui, dans l'ensemble du Maghreb et du Sahara, sont encore appelés "le mariage de Chacal".

En cet instant, Tadjeret ne doutait pas que le Danseur, l'homme aux chevaux, était lui aussi un dieu ou tout au moins un génie... comme le lui avait dit Tahedi, sa mère vénérée.

Tadjeret se sentait bien dans les bras d'Amarkad. Mettant la main devant la bouche, elle essayait de le lui dire lorsqu'un rugissement profond, répercuté par la falaise, retentit tout près d'eux. Amarkad bondit sur ses pieds.

Sautant, grimpant, semblant s'élever sans effort, il porta plus qu'il ne traîna Tadjeret au sommet du bloc de grès ; tout aussi rapidement il en redescendit et courut à son char dont les chevaux, oreilles dressées et pattes frémissantes, témoignaient d'une grande inquiétude. Les naseaux dilatés, ils tiraient sur leurs guides attachées à un tronc d'acacia. Le lion était tout près mais on ne le voyait pas encore. Amarkad eut le temps de saisir ses trois javelots et, attendant l'attaque du fauve, il se mit à tourner autour de l'attelage. Dès qu'il le vit, Amarkad s'écarta du char, dispersant l'attention du lion. Allait-il attaquer les chevaux ou s'en prendre à l'homme ?

Amarkad avait bien calculé, le lion continua d'avancer vers les chevaux, présentant ainsi le flanc. Le premier javelot siffla dans l'air et la longue pointe de bronze disparut dans le ventre du fauve. Cette blessure qui entraînerait la mort dans un temps plus ou moins long ne suffit pas à l'abattre immédiatement. Le lion blessé se tourna vers l'homme et, malgré la hampe qui battait ses flancs, il bondit sur lui.

Amarkad s'y attendait ; tenant à deux mains le second javelot, à pointe très large et hampe courte (à vrai dire c'était plus une sagaie qu'un javelot), il fit face au fauve qui, en bout de course, vint littéralement s'embrocher sur l'arme. Le cœur traversé, le lion mourut en quelques secondes, mais Amarkad ne put échapper à un dernier coup de patte qui lui laboura l'épaule gauche.

Le lion mort, Amarkad prit le temps de flat-

ter l'encolure des chevaux pour les rassurer avant de faire signe à Tadjeret de descendre de son rocher. Alors seulement il entreprit sa danse de victoire qu'il accompagna d'un chant aux accents rudes qui contrastait avec les douces psalmodies des Iheren. Bien qu'il dédaignât sa blessure, Tadjeret insista pour lui faire des compresses avec des fleurs de camomille et des feuilles de mauve qu'elle mâcha et imprégna de salive avant de les appliquer sur l'épaule du héros. Déchirant le bas de sa robe qui avait déjà souffert de l'action brutale d'Amarkad, elle le pansa de son mieux.

Amarkad défit, à l'arrière de son char, la lanière de sécurité, perça les pattes arrière du fauve entre le tendon et l'os et fit passer à travers la lanière qu'il attacha à l'essieu du char car la fragile rambarde en bois de figuier n'aurait pu résister au poids de l'animal. C'était un superbe mâle à crinière presque noire, mais déjà âgé, qui vivait en solitaire et devait chasser pour se nourrir au lieu de laisser ce soin aux femelles comme il est de règle chez les lions.

Amarkad fit monter Tadjeret sur la plateforme faite d'un entrelacs de cuir tressé, système astucieux qui servait à amortir les cahots, et lui fit comprendre qu'il désirait se rendre chez les Iheren. Tadjeret fut tout étourdie de voir le paysage défiler alors qu'elle restait immobile sur le char et mit un certain temps à comprendre que les roues étaient comme des pattes qui suivaient le mouvement des chevaux ; inquiète, elle se pressa contre Amarkad.

L'étrange cortège fit sensation en débouchant au milieu du cercle que dessinaient les tentes de cuir tandis que les jeunes gens distribuaient en cette fin de journée quelques sacs de graines aux animaux car le pâturage était insuffisant, cette année encore. Les femmes allongées à l'entrée de leur tente, la tête et le haut du buste seuls sortis de l'abri, conversaient doucement en un léger gazouillis avec les hommes regroupés autour de grandes poteries dans lesquelles ils aspiraient une bière faite avec les fruits fermentés du micocoulier.

Au même moment revenaient du campement voisin les belles d'Iheren, somptueusement parées et coiffées, juchées sur les selles et les tapis épais de leurs bœufs porteurs, plus doux que des agneaux. Ces paisibles montures étaient avec les vaches et les trois taureaux la principale richesse des Iheren mais l'aggravation constante de la sécheresse, depuis plusieurs décennies, obligeait les pasteurs à réduire le nombre de leurs bovins qu'ils remplaçaient par des chèvres et des moutons à longues pattes, moins exigeants, mais qui eux-mêmes commençaient aussi à souffrir de la réduction des pâturages.

L'arrivée d'Amarkad figea cette scène coutumière ; l'étranger, tenant Tadjeret pressée contre lui, l'attelage de ces ânes bizarres aux courtes oreilles, l'engin dont les pattes étaient circulaires, le lion enfin traîné dans la poussière, jamais homme ou femme d'Iheren n'avait vu ou seulement imaginé un tel spectacle. Il s'agissait certainement d'un génie, très puissant, très redoutable, et chacun resta interdit. Quelques-uns esquissèrent une prosternation.

Alors Amarkad, plaçant avec grâce la main devant la bouche, s'adressa aux hommes âgés qui, le chalumeau à la main, avaient interrompu leur dégustation. Mais ceux-ci furent surpris par la rudesse de sa langue, par sa prononciation zézayante, par l'immobilité

de ses mains, enfin par cette manière inélégante de se cacher la bouche en parlant. Avait-il des dents encore plus longues que celles d'Ougelamokrane et voulait-il les cacher ?

Peu à peu et avec l'aide de Tadjeret, qui sembla à tous particulièrement délurée et décidée, ils comprirent ce qu'avait fait le génie et le marché qu'il leur proposait : en échange du magnifique lion, de sa chair, de sa fourrure et de la disparition du danger qu'il représentait, il demandait à garder Tadjeret qui était sienne et qui repartirait avec lui, dès le lendemain.

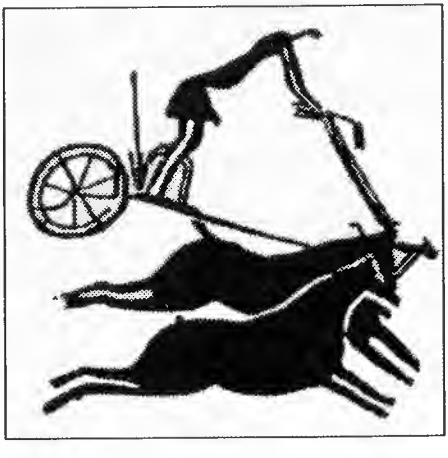
En même temps il brandissait, par défi, l'un de ses javelots dont la pointe de bronze, matière totalement inconnue des Iheren, brilla aux derniers rayons du soleil. Les Iheren, bien que vaillants chasseurs, étaient des gens paisibles ; ils étaient aussi de nature optimiste, aussi acceptèrent-ils de bonne grâce les propositions du génie danseur. Ils furent d'ailleurs rapidement rassurés lorsqu'ils virent la blessure à l'épaule : ce n'était qu'un homme !

Ils furent encore surpris, au cours du repas ; on avait réservé à l'étranger le cœur grillé du lion et, à chaque bouchée, Amarkad plaçait l'écran protecteur de sa main. Lui-même était surpris de ce que ces pasteurs, si accueillants et d'une exquise politesse, osent montrer l'ouverture de leur bouche. Il fut encore plus surpris et même effrayé lorsque le lendemain, on lui montra les admirables scènes peintes dans l'abri, au-dessus du campement.

Dans ces peintures détaillées, il pouvait reconnaître les traits de certaines personnes présentes qui en tiraient vanité. Il expliqua que, chez les siens, il ne fallait jamais représenter le visage et que lui-même, qui avait été habilité par les Vieux à figurer des guerriers sur leur char, ne dessinait jamais leur visage, qu'il remplaçait par une tige ou un crochet.

Amarkad resta deux jours chez les Iheren ; avant de partir avec Tadjeret, il obtint l'autorisation, pour commémorer son passage, de peindre, sur la paroi d'un abri voisin, un char dont les chevaux avaient les pattes tendues à l'horizontale, de sorte qu'ils semblaient voler dans l'espace, et il se représenta lui-même sur la plate-forme, tenant les guides bien tendues, mais lui seul savait qui était ainsi figuré car, à la place de la tête, il traça une simple tige. Une femme placée à côté du char, également anonyme, était cependant l'image de Tadjeret, mais cela aussi il était seul à le savoir.

Source : Gabriel CAMPS, *L'Afrique du Nord au féminin.* Perrin, 1995



Amarkad obtint l'autorisation de peindre un char dont les chevaux semblaient voler dans l'espace. Char peint de Wareisen (Tassili n'Ajjer) ; d'après un relevé de J. Kunz.

La bouteille à la mer

Norbert Poupeney

Le récit que nous publions ici est tiré d'un livre *Histoires de là-bas.* Ce sont les aventures que raconte un jeune garçon espiègle vivant dans un domaine de légende où le surnaturel s'imbrique tout naturellement dans la vie quotidienne.

J'ai l'habitude de faire, chaque matin, une promenade. L'été, aux premières lueurs de l'aube, je prends la direction du rivage. Il faut voir la nature s'éveiller pour en goûter la splendeur. Un lièvre attardé traverse d'un bond le sentier sablonneux, les pies-grièches volettent d'un buisson à l'autre, les bousiers courent, éperdus, à la recherche d'excréments qui leur fourniront gîte et nourriture.

Si la mer est calme, je fais le va-et-vient le long de la grève. Les vaguelettes apportent dans leurs langues mourantes de petits marbrés frétillants qui me mordillent les pieds. Les crêtes de l'orient se couronnent d'un liseré écarlate. Après m'être baigné, j'escalade la Pointe des Platanes et m'assied à l'extrémité de l'éperon. Dès que le soleil paraît, des flammes courent à la surface de l'eau, allumant un immense incendie qui s'éteint, comme par enchantement, quelques minutes plus tard, dans une gerbe d'étincelles.

Un peu avant que se lève la brise, je me rends au bord de l'oued Ksoub, là où boivent les oiseaux. C'est un lieu tranquille, à l'écart des gués fréquentés par les quadrupèdes. Plus encaissé qu'ailleurs, le ruisseau laisse à découvert, sur la berge opposée, une minuscule plage de sable fin qu'ombrage un bouquet d'oliviers sauvages. Les oiseaux arrivent généralement avec le premier souffle de la brise. Toujours à l'avant-garde, les chardonnerets se perchent sur les branches basses puis, comme à un signal, s'abattent tous ensemble sur la plage et boivent à petites gorgées, bientôt rejoints par les autres espèces. On se chamaille sans gravité, juste pour sauver l'honneur de la race et respecter les préséances. Derniers venus, les perdreaux descendent en file indienne. Leur chef étant réputé pour avoir le coup de bec facile et douloureux, on s'écarte sur son passage.

Quand tous les oiseaux ont bu à satiété, commence le bain. L'éclaboussement est étourdissant : on sautille, on bat des ailes, on babille, on se poursuit, on se lustre, puis on va se frotter dans le sable pour décrocher les parasites récalcitrants. La toilette terminée, chacun retourne à ses occupations, jusqu'à l'heure où le soleil approchera des crêtes du

couchant. Alors les oiseaux reviendront boire, se baigner et faire le récit de leur journée au ruisseau. Celui-ci, à son tour, leur communiquera tout ce qu'il aura appris au cours de son voyage. Et moi, je reviendrai aussi, et je resterai à les écouter. Ils se seront tus depuis longtemps que je serai encore à rêver dans le noir. Je ne rentrerai que tard, avec derrière le pavillon de l'oreille quelques feuilles de menthe sauvage qui embaumeront mon gourbi.
Ce jour-là, la mer n'avait pas une vague, pas une ride, sa frontière avec le sable semblait tracée au cordeau. Au-dessus du Cap de Fer s'étirait une caravane de petits nuages qui jouaient avec le soleil levant. Vers le milieu de la matinée, la chaleur était telle que j'éprouvais de la difficulté à respirer. J'ai tenu quand même à aller saluer le ruisseau avant de regagner mon gourbi. Je l'ai trouvé très agité.
— Qu'est-ce qu'elle fait ? Mais qu'est-ce qu'elle fait ? répétait-il.
Je lui ai demandé de qui il parlait.
— De qui ? Mais, voyons, de la brise, du noroît comme l'appellent les savants.
— Je crains bien qu'aujourd'hui, et pendant au moins trois jours, le noroît ne rafraîchisse d'autres climats que les nôtres. Tout annonce le sirocco.
— Ah ! celui-là... Il profite du moindre retard de la brise pour prendre sa place. Et si le retard est trop important, la brise n'arrive pas à le déloger. Qu'elle se dépêche ! Mais qu'elle se dépêche !
Présents bien avant moi au rendez-vous, les oiseaux avaient déjà bu et fait leur toilette. Accroupis à l'ombre des oliviers et des buissons, ils haletaient, bec et ailes entrouverts.
— Regarde comme ils souffrent, a repris le ruisseau. Si la...
Une bourrasque subite lui a coupé la parole. Les oliviers ont frémi, les buissons ont secoué leur poussière, les roseaux se sont inclinés cérémonieusement, les oiseaux ont poussé des cris de joie, et le ruisseau a grondé :
— Eh bien, paresseuse ! Nous commencions à croire que tu nous avais faussé compagnie.
Hachant ses mots, la brise a répondu :
— Pardonnez-moi, mes amis, je n'en peux plus d'avoir tant couru. Laissez-moi me remettre... Si vous saviez...
— Si nous savions, si nous savions... ont répondu les oiseaux en chœur. Tu es là, c'est l'essentiel. Nous ne resterons pas à écouter tes explications, car il nous faut rattraper le temps perdu par ta faute.
— Ne partez pas si vite ! Attendez !
— Impossible, nous avons trop à faire... Tâche d'être à l'heure demain !
— Je serai même avant l'heure pour me racheter et je vous apporterai davantage de fraîcheur.
— Alors, s'est impatienté le ruisseau, quelle est la cause de ton retard ?
La brise a soufflé deux petites rafales qui ont balayé les séquelles de chaleur. Puis elle a dit en appuyant gravement sur chaque syllabe :
— Une bouteille.
— Quoi ?

— Une bouteille à la mer. Je l'ai rencontrée assez loin de la côte, prisonnière d'un courant. Après l'avoir libérée, je l'ai poussée vers une barque qui pêchait à l'ancre. Les hommes l'ont montée à bord, ils l'ont cassée et ils en ont sorti une feuille de papier d'autrefois, toute parfumée à l'œillet. Qu'elle sentait bon, cette feuille ! Et quelle écriture ! Une ronde noire distinguée, des pleins et des déliés qui se chevauchaient avec un charme suranné !

A cet instant, la brise s'est renforcée, emplissant l'atmosphère d'un parfum pénétrant.

— Oh ! oh ! s'est écrié le ruisseau, comme ça sent bon l'œillet !

Il a gloussé ironiquement, puis il a ajouté :

— Madame la brise, n'as-tu rien volé aux pêcheurs avant de les quitter ?

— Et alors, tu me reproches une bonne action ? Un parfum n'est d'aucune utilité en mer. Si les fleurs en distillent, c'est pour embaumer la terre. Je n'ai fait que restituer à la terre ce qui lui appartient.

— Je ne te reproche rien, loin de là ! Ici, le seul parfum que nous connaissons est celui des lis. Un peu de variété est agréable. Encore heureux que nous les ayons, nos petit lis !

— Allons, braves gens, assez bavardé ! D'autres que vous souffrent de la chaleur et guettent impatiemment ma venue. A Jemmapes, les hommes doivent être tous pendus aux gargoulettes et les oiseaux réfugiés dans les trous de l'oued Fendeck. Je me dois aussi à eux. Au revoir, au revoir !

— Au revoir, reine des grands espaces ! N'oublie pas que tu as promis d'arriver demain à l'avance et d'apporter davantage de fraîcheur.

— Sois tranquille, je tiendrai ma promesse. A demain donc !

En deux coups d'aile majestueux, la brise s'est élevée de la vallée vers les montagnes, froissant les roseaux sur son passage, caressant le maquis et la forêt. Le soleil au zénith avait beau darder ses rayons, il ne parvenait ni à arrêter, ni à freiner les courants frais et humides que la mer poussait dans le sillage de la brise. J'ai pris congé de l'oued Ksoub et je suis rentré chez moi d'un pas léger.

Le lendemain, je n'avais pas plus tôt posé les pieds sur la plage que la brise arrivait, traînant derrière elle de grosses volutes de brume qui ont rapidement recouvert le ciel et interdit au soleil de se montrer.

— J'espère que vous serez tous satisfaits, m'a-t-elle dit.

Tout à coup, j'ai eu froid et je me suis senti comme déboussolé.

— Satisfaits ? ai-je répondu en frissonnant. Ah ! je t'en prie, n'écoute pas les plaintes des uns et des autres, ne nous prive pas trop longtemps du soleil ! Il nous tourmente bien parfois, mais nous sommes perdus quand nous ne le voyons pas. Par pitié, laisse-le nous !

Et la brise m'a dit avec un sourire :

— Rassure-toi, je ne l'ai mis en pénitence que pour quelques heures. Privé de soleil, notre pays chanterait-il sous ta plume ? Serait-il même encore notre pays ?

Le médecin du sultan Guillaume Bérard premier consul de France au Maroc

Maxime Rousselle

Comment et pourquoi se retrouvait-on au Maroc, ou "à Marocq", comme on disait alors ?
Le Maroc attirait des médecins désireux de s'instruire en "langue arabique", et/ou de puiser "à la source" la médecine arabe. On se souviendra que la médecine était un art très prisé chez les musulmans et qu'elle eut son heure de gloire avec Ibn Sina, Ibn Rochd, etc. Par ailleurs ce sont les Arabes qui, par leurs traductions, transmirent à l'Occident les œuvres des Grecs : Hippocrate, Galien, etc. La possession de la langue pouvait donc ouvrir une porte au savoir antique.
On pouvait y être envoyé en mission, par le roi de France ou par la Chambre de commerce de Marseille, par exemple. Quelques médecins ou apothicaires curieux visitèrent le Maroc en explorateurs, et nous ont laissé des récits ou des notes sur leurs voyages, sur ce qu'ils ont vu et retenu du pays, qui sont autant de documents importants pour la connaissance des lieux et des mœurs de ce temps.
D'autres furent victimes des aléas des voyages de l'époque. Tel qui partait pour les Iles ou les Indes occidentales (les Antilles) faisait naufrage sur les côtes inhospitalières de Barbarie. Voyez comme la côte, de Tanger à l'embouchure du fleuve Sénégal, est dépourvue de havres. Songez à cette zone particulièrement dangereuse pour la navigation qu'était le rivage du fameux Banc d'Arguin. Ou celui-ci, tout aussi malchanceux, victime des pirates de Salé, d'Alger ou même de Tripoli (en Barbarie) se retrouvait dans les geôles de Meknès ou de Marrakech.
Au XIXe siècle surtout, des médecins accompagnaient souvent les ambassades de France au Maroc ou des missions scientifiques. Enfin, au XIXe siècle, il y en eut qui vinrent s'installer au Maroc, essentiellement dans les ports ouverts au commerce, pour y faire tout simplement... de la médecine. Beaucoup de ces personnages ont joué un rôle politique important ou eurent une influence sur les relations franco-marocaines. Il y eut aussi, semble-t-il, quelques charlatans se réclamant de la médecine "occidentale". Certains ont exploité, sans vergogne, la crédulité des populations. D'autres, sans connaissances médicales ou empiriques, "médecins malgré eux", furent amenés à donner des soins à leurs maîtres du moment ou à leurs compagnons de captivité.

Guillaume Bérard fut le premier consul de France au Maroc. Il a eu une destinée étonnante. Il est né à Saorge, en Terre-Neuve (c'est-à-dire dans le comté de Nice) à une date non précisée, mais probablement entre 1540 et 1550. Il exerce d'abord la profession de chirurgien-barbier à Nice puis va s'installer à Marseille qui était alors un port très actif

en relation constante avec les Echelles du Levant, l'Empire Ottoman, le Maroc... La vue de tous ces vaisseaux donna-t-elle l'envie à G. Bérard de parcourir le monde? Toujours est-il qu'on le retrouve, en 1574, à Constantinople.

A cette époque y arrive, venant d'Alger, Moulay Abd-El-Malek dont le frère, le sultan sa'adien Moulay Abdallah el Ghalib, est mort cette même année. Abd-el-Malek vient demander au sultan de la Sublime Porte, Selim, son aide et son assistance pour faire reconnaître ses droits au trône chérifien contre le fils du sultan défunt, son neveu Mohammed el Moutouakil.

Abd-el-Malek contracte la peste[1] à Constantinople et Guillaume Bérard, appelé à son chevet, est assez heureux pour le guérir (peste bubonique[2] sans doute, qu'il incisa?). Le malade garde une grande reconnaissance à son sauveur et, devenu roi du Maroc (à la fuite de son neveu au Portugal), se l'attache comme médecin personnel. Guillaume Bérard se trouve donc au Maroc en 1576. L'année suivante, Moulay Abd el Malek[3] l'envoie à la cour de France porteur d'une lettre pour Henri III dans laquelle il lui demande de bien vouloir nommer son médecin consul de France au Maroc. Sans doute y avait-il aussi d'autres raisons à cette mission mais nous n'en savons rien.

Henri III accède au désir du sultan, et pour pouvoir nommer Bérard à cette fonction lui octroie, le 22 mai 1577, des "lettres de naturalité" (décret de naturalisation) car, natif du comté de Nice, il n'est pas français mais sujet du duc de Savoie. Il le désigne ensuite comme *consul de la nation française au Maroc, avec les mesmes honneurs, authorités, prérogatives, prévileiges, franchises, libertés, droits, proficlz, revenuz et esmollumens que ceux exerçant à Tripoli ou Alexandrie.*

Dans ses lettres de provisions, Henri III appelle Guillaume Bérard *notre très cher et bien aimé* soulignant *ses qualités de loyauté, prud'homie, expérience et bonne intelligence mentionnant qu'il est nécessaires pour le bien de nos subjectz trafficquants ès royaulmes de Marot et de Fez... qu'il y ait ès dictes parties un consul de ladicte nation françoise créé et authorisé par nous pour avoir l'œil et intendance sur toutes les affaires qui peuvent concerner nostre service et nosdicts subjectz...*

Guillaume Bérard est donc le premier consul-résident au Maroc; Aymon de Molon et Pierre de Piton, envoyés par François 1er n'ayant été que des ambassadeurs en mission.

Pour rejoindre son poste, il s'embarque à Marseille, en février 1578, accompagné d'un Marseillais de vingt-cinq ans, Vincent Le Blanc, curieux et aventureux[4]. Le navire qui les transporte est pris en chasse et capturé, dans le détroit de Gibraltar, par les Espagnols de don Francisco de Vargas Manrique. Il est, avec ses compagnons, emprisonné et condamné à la prison à vie, pour contrebande de matériel de guerre au profit du Maroc. (Rappelons qu'un rescrit papal interdit toute livraison de matériel d'armement, de guerre ou naval, à des Etats musulmans.)

Sur intervention de l'ambassadeur de France auprès de doña Isabel, et/ou directe-

ment de Moulay Abd El Malek auprès de Philippe II, celui-ci remet les Français en liberté. Ils reprennent leur voyage, débarquent à Larache, rejoignent à Salé, le 14 juillet, la *mehalla*[5] chérifienne. Celle-ci est conduite par Abd El Malek, qui, de Marrakech, se porte au devant de don Sébastien de Portugal qui vient de débarquer avec ses troupes sur les plages d'Arzila, à mi-chemin entre Tanger et Larache. Le sultan voyage en *mahaffa*[6] car il ne peut plus se tenir à cheval, présentant déjà les premiers symptômes de la maladie (grave indigestion ou poison, ou peut-être plus simplement appendicite négligée), qui devait l'emporter trois semaines plus tard.
Avec un médecin juif[7], et un certain "captain Alley", Guillaume Bérard donne des soins au monarque. Pourtant, le 4 août 1578, rassemblant toute son énergie, celui-ci fait preuve d'une grande volonté et se montre à cheval en grand costume guerrier, le sabre en main pour galvaniser l'ardeur de ses troupes[8]. Il succombe dans la journée sans avoir vu la victoire de son camp. Don Sébastien est tué au combat ainsi que l'ex-sultan (neveu de Moulay Abd el Malek) Mohammed el Moutouakil, d'où le nom de "bataille des Trois Rois" que l'Histoire retint pour cette journée.
Proclamé sur le champ de bataille, le nouveau sultan, Moulay Ahmed[9], demande à Bérard de l'accompagner à Fez pour assister à la cérémonie de la *beyia*[10].
L'année suivante, Moulay Ahmed el Mansour fait connaître son avènement au roi de France par Bérard, qui revient en 1580, porteur d'un message de félicitations d'Henri III et chargé d'une négociation sur la libre circulation des navires français dans les ports du Maroc, de l'achat de quelque quatre mille tonnes de rosette (cuivre de première fonte), deux mille cinq cents de salpêtre, la libération des captifs français et l'attribution d'un prêt de cent cinquante mille écus au roi de France[11].
Au Maroc donc, Bérard assure les fonctions officielles de consul. Il semble qu'il ait joui d'un assez grand crédit à la cour chérifienne car il obtint la libération de plusieurs équipages, mais en revanche on ignore les suites de ses négociations commerciales et financières.
En août 1583, les pirates capturent deux bateaux marseillais (capitaine Guillen Biglon et capitaine Philipon Napoulon) et les amènent à Larache, pour les vendre. Sur intervention de Bérard, l'ordre est donné par le sultan de libérer aussitôt les équipages.
Il se heurte à ses compatriotes commerçants qui refusent de reconnaître sa qualité et se font tirer l'oreille pour acquitter les droits et les redevances qui lui sont dus. Il expose ces difficultés à Henri III disant qu'en l'absence de moyens de contrainte, ses lettres de provisions resteront sans effet.
Cette même année, le 28 août, il écrit à Villeroy, de Marrakech, une lettre dans laquelle il dit qu'il voudrait bien revenir en France. Le sultan s'oppose à son départ, voulant lui confier d'autres missions diplomatiques. A partir de cette date, il a certainement connu Balthazar Polo, agent espagnol, qui le cite dans sa correspondance.
Il semble bien que Bérard soit resté au Moghreb jusqu'en 1589, date à laquelle il est

signalé par Bernardino de Mendoza, agent espagnol, comme *arrivant à la cour de France, à Blois, venant de Maroc.*

Bérard est probablement mort au cours du premier trimestre 1597 car, en avril, il est mentionné *décédé ces mois passés*. Il fut un excellent agent de renseignement sur les tractations entre le Maroc et les puissances européennes, surtout l'Espagne et l'Angleterre qui s'y activaient beaucoup. Bien que non arabisant (au sens universitaire), et venu au Maroc un peu par hasard, Guillaume Bérard doit être considéré comme le premier consul-résident de France au Maroc, chirurgien de son état. Sa pratique médicale a, sans aucun doute, facilité son introduction à la cour marocaine et fait que les relations entre le Chérif et la France ont été, à cette époque, empreintes d'une grande confiance. Cette même confiance que le sultan accordait à la médecine française fit qu'il exigea le remplacement de Bérard par un de ses confrères de même origine.

NOTES

[1] La deuxième pandémie de peste s'était installée en Occident au XIVe siècle (peste noire du milieu du XIVe siècle) et devait persister jusqu'au XVIIIe siècle.

[2] Sans vouloir contester les mérites de notre chirurgien, il faut se rappeler que la peste bubonique *(habouba k'bira)* guérit spontanément dans 10 à 40 % des cas, suivant les séries.

[3] Il avait l'esprit moderne et des vues politiques très vastes ; en exil, il avait déjà pris des contacts avec le roi de France, Charles IX.

[4] Vincent Le Blanc nous a laissé un récit de ses voyages. En bon Marseillais, il y a introduit beaucoup de fantaisie. Voir : *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 1re série, France, III.

[5] Armée marocaine en campagne.

[6] Litière, palanquin.

[7] Dont l'histoire n'a pas retenu le nom mais qui a laissé sous forme de lettre à son frère un récit détaillé de la bataille des Trois Rois.

[8] Montaigne le cite en exemple de volonté dans les *Essais*, ch. 21, "Contre la fainéantise" : *Qui vécu oncques si longtemps et si avant en la mort. Qui mourut oncques si debout...*

[9] D'où son surnom de "El Mansour", c'est-à-dire le Victorieux. Tandis que son neveu y gagnait celui de "El Meslouhi", c'est-à-dire l'Ecorché, son cadavre ayant été vidé et rempli de paille pour être promené et exposé dans tout le royaume.

[10] *Beyia* : cérémonie d'allégeance, équivalant ici à celle du couronnement.

[11] Depuis des siècles, le Maroc drainait, par les caravanes trans-sahariennes, l'or du Pays des Noirs (Tombouctou, Djéné) et avait, auprès des cours européennes, la réputation d'être très riche. Le prêt ne fut vraisemblablement jamais accordé.

Bibliographie :

ADHMISSE, M., *Histoire de la médecine au Maroc.*

CAILLÉ, Jacques, *La Petite Histoire du Maroc.*

CASTRIES, H. de, *Agents et voyageurs français au Maroc.*

CRUCHET, R., *La Conquête pacifique du Maroc.*

Source : Maxime ROUSSELLE, *Médecins, chirurgiens et apothicaires français au Maroc.*

De Lyon à Sfax : une gérance par délégation

Christian Rendu

Dès le début du protectorat de la France en Tunisie, les Lyonnais se sont intéressés au pays. Ils s'y sont intéressés de diverses manières. Certains, à l'exemple des colons algériens, se sont investis complètement dans leurs concessions, défrichant et plantant eux-mêmes. Mais d'autres ont géré leurs plantations depuis Lyon, dirigeant en quelque sorte par délégation. C'est cet aspect peu connu d'une collaboration franco-tunisienne que Christian Rendu nous retrace ici avec l'histoire de son ancêtre, le docteur Rendu, qui fut le second investisseur lyonnais en terre sfaxienne.

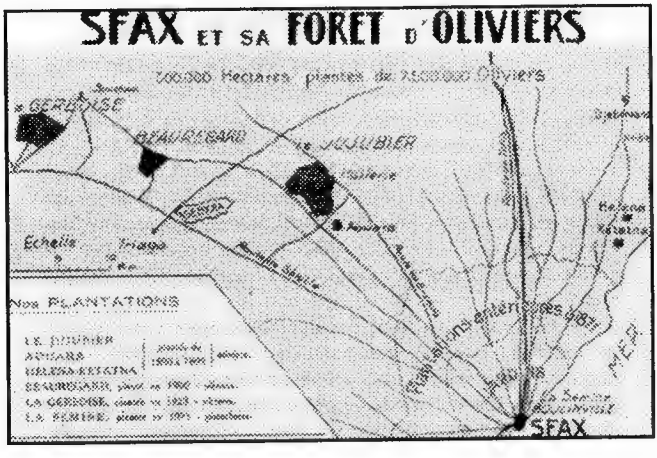
Le docteur J. Rendu et son ami Okbi, place Carnot à Lyon

Le docteur Joanny Rendu, médecin-accoucheur, installé à Lyon, entre Saône et Rhône, a une bonne clientèle bourgeoise et voyage beaucoup.

On ne sait pas exactement ce qui l'a amené en Tunisie, mais, en 1891, il arrive à Sfax et la région le séduit. Il décide de demander une concession et, pour cela, il met à contribution plusieurs de ses relations. En mars 1893, il se rend de nouveau en Tunisie. A Sfax il choisit des terrains parmi ceux que son correspondant, M. Tissot, a prospectés et dont il a étudié la fertilité. Il rencontre aussi des personnes installées en Tunisie et, parmi elles, le capitaine Rochebillard, l'un de ses informateurs et qui sera pour lui, durant des années, un fidèle soutien, puisqu'il n'envisage pas de cultiver lui-même ses terres.

C'est un Tunisien, Chadli (El Okbi), qui lui servira d'intermédiaire lors de ses transactions avec le cheik Mohammed el Garoui, susceptible d'accepter la gérance de la concession.

Le cheik devra recruter des *m'gharsi*. Les *m'gharsi* sont des métayers chargés de cultiver les terres moyennant la promesse d'attribution de lots fonciers lors de l'arrivée à maturité des oliviers. Le cheik aussi devra planter, tout en gérant la concession.
Ce n'est qu'un an plus tard, le 1er mars 1894, qu'a lieu l'immatriculation foncière et l'autorisation de planter. Et c'est en fin 1895 que sont plantés les vingt-trois mille pieds prévus, avec les difficultés qui ne manquèrent pas et que l'éloignement augmentera.



Mais ce n'est qu'en mai 1898 que le docteur Rendu reçoit de la direction de l'Agriculture à Tunis l'annonce de la délivrance du titre de propriété. Il s'agit de la première propriété acquise par le docteur Rendu et qui s'appelle *Le Jujubier* : 11 000 hectares, 24 ares à 10 F, soit 11 002,40 francs.
Il a donc fallu sept ans, durant lesquels les difficultés n'ont pas manqué, pour que la propriété soit réellement au docteur Rendu. En 1903, c'est son neveu qui en prend la gérance.
Le docteur Rendu fera, à partir de cette époque, d'autres acquisitions, fera élever des constructions pour les divers usages du personnel et de l'exploitation et fera planter des amandiers.
La société anonyme tunisienne "Société sfaxienne du Jujubier", exclusivement familiale, sera constituée en 1908. Elle s'appellera plus tard "Domaines oléicoles sfaxiens". Ensuite sera fondée une huilerie. Non content de peupler d'oliviers les régions de Sfax, le docteur Rendu (suivi ensuite par ses enfants) participera financièrement à des plantations de palmiers et qui deviendront les domaines de la société "L'Oasis". Après la grande Guerre, le docteur Rendu prendra une part moins importante à la gestion de ses propriétés. Tel aura été l'original parcours accompli : une entreprise de colonisation conduite de Lyon en tandem avec Sfax. Persévérance et continuité dans le développement de l'affaire. Autofinancement à 100 % d'un bout à l'autre de la société. En 1961, la société a été expropriée.

Source : Christian RENDU, *La Saga des pionniers.* Editions Chamoiseau.

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Des gens infréquentables, *par Marlène Amar.*
Gallimard, Paris, 1996. 80 F.
En exergue, ces quelques mots de Scott Fitzgerald : "C'est ainsi que nous avançons, barques luttant contre un courant qui nous rejette sans cesse vers le passé." C'est son passé qui rattrape ainsi la narratrice mais les éléments lui manquent et seuls parents et amis pourront reconstruire sa mémoire. Elle n'a jamais oublié ces paroles qui l'ont si fort blessée, à propos des Juifs d'Afrique du Nord : "Ils ne peuvent rien faire sans crier, s'agiter, gesticuler, sans faire de bruit. Ce sont des gens infréquentables." Avec patience et tendresse, la narratrice va renouer des fils, retrouver les éléments qui lui manquent, interroger, recevoir les réponses et retracer l'itinéraire qui a mené sa famille du Touat et du Tafilalet jusqu'à Colomb Béchar où tous semblent avoir trouvé une sorte de bonheur. Mais les événements les chassent à nouveau et ils se réfugient en France. Un roman de mémoire ombreuse pleine de regrets mais aussi d'amitié et d'espoir perdu.

Un matelas par terre, *par Alain Meridjen.*
L'Harmattan, Paris, 1996.
Né à Alger, dentiste, animateur durant plusieurs années du Grand Prix de l'Humour, c'est bien évidemment avec humour qu'Alain Meridjen nous donne les souvenirs de son enfance à travers un voyage de retour en Algérie. Le titre fait allusion au devoir de l'hospitalité qui fait qu'on ne doit jamais refuser d'accueillir des amis même si l'on est déjà un peu à l'étroit. On peut toujours déployer des matelas par terre. Souvenirs d'enfance, histoire colorée d'une mémoire toujours présente.

Chronique d'un itinéraire singulier, *par Lucien Patania*, suivi de **Fables marines**.
Auto édition, 1995.
L'auteur raconte sa jeunesse, parle de son grand-père, pêcheur sicilien, émigré à la fin du XIXe siècle à Castiglione. Il dit son amour de la terre natale, la joie d'exercer son métier d'instituteur, sa découverte de la France au cours des opérations militaires, son mariage avec une jeune institutrice lorraine, leur installation à l'école de Guyotville. Et puis c'est la fin du calme bonheur. Il faut quitter l'Algérie et refaire sa vie en France en laissant tout ce qui faisait le bonheur de cette vie. Mais Lucien Patania possède un caractère qui lui permet de surmonter les épreuves. Son livre est le reflet de sa nature. Il raconte avec bonheur et amitié la vie des pêcheurs dans les petits ports d'Algérie, leur lente adaptation en France, leur courage. En fin d'ouvrage, quelques fables, à la manière de La Fontaine, pleines d'humour "marin". Une bibliographie complète cet ouvrage de mémoire.

Avec toi à Zaïma, *par Michèle Preiss.*
Auto édition, chez l'auteur, 2 rue Galilée, 77380 Combs-la-Ville. 90 F.
Ou la difficulté de faire admettre les unions entre gens d'ethnies différentes. Finalement l'amour est le plus fort et tout va pouvoir s'arranger. Petite chronique amicale d'un village en Algérie, finement observée.

Burdeau-Sersou, 1905-1962, *par l'Amicale Burdeau-Sersou.* Laouburgère, 32600 Montbrun. 1996. 180 F + 25 F de port.
"C'est pour perpétuer le souvenir des pionniers qui ont marqué les débuts par leur esprit d'entreprise, leur courage, leur souffrance et leur sueur, comme de ceux qui ont assuré la relève en poursuivant l'effort et en réalisant une œuvre bénéfique pour l'Algérie comme pour la métropole que ce livre est écrit." Réalisation remarquable, cet ouvrage, après avoir situé géographiquement la région, en étudie l'histoire, la naissance des villages et des villes, la vie des habitants, l'organisation de cette vie, les constructions. On sent que ce livre est le fruit de la collaboration de nombreux habitants du Sersou qui ont rassemblé, sous la présidence de Michèle Puech, leurs souvenirs et documents familiaux. Une excellente iconographie et une bibliographie complètent cet ouvrage qui doit être cité en exemple à tous ceux qui veulent faire revivre leur région natale.

Archives juives : Les Juifs et la guerre d'Algérie, par Liana Levi, *Revue d'histoire des Juifs de France*, n° 29, 1er semestre 1996. 110 F.
Ce numéro spécial fait le point d'un problème qui n'a pratiquement jamais été abordé dans son ensemble par les historiens de cette période. Ici chaque article est essentiel et s'il ne traite pas le sujet à fond il donne des indications, des pistes pour une recherche approfondie. La diversité des comportements des Juifs d'Algérie face aux événements qui secouaient leur pays est évidente. Elle est, ici, parfaitement soulignée et analysée et souvent justifiée. Les auteurs sont tous, à un titre ou à un autre, des spécialistes, concernés par ce que l'on a appelé un problème mais que André Karfi nomme plus justement "le sort des Juifs durant la guerre d'Algérie". Cette étude s'inscrit remarquablement dans le devoir de mémoire qui nous occupe et que viennent nous rappeler les divers auteurs de ce numéro.

Histoire de Daniel, Français d'Algérie, *par André Dechavanne.* Editions Harriet. 100 F.
Ce Français d'Algérie est un exemple remarquable du courage et de l'obstination de ces hommes qui, défiant toute logique, ont réussi à bâtir un pays. Ici, c'est un jeune orphelin né à Bab-el-Oued qui deviendra l'un des industriels les plus importants d'Algérie. L'un de ses descendants, se servant des carnets rédigés jour après jour par son aïeul nous raconte cette étonnante destinée.

Ecrivains arabes d'hier et d'aujourd'hui.
Institut du Monde arabe-Sinbad.
Catalogue bio-bibliographique des ouvrages publiés en France en 1996.

A SIGNALER AUSSI :
Ballade triste pour une ville perdue, *par Janine de la Hogue.* Nouvelles.
Editions Harriet, 61640 Hélette. 100 F.
La première nouvelle du recueil est une évocation tendre, à la manière d'une ballade ancienne, d'une ville – c'est d'Alger qu'il s'agit – qui va cesser d'exister pour des milliers d'hommes et de femmes. Pourtant, que l'on ne s'y trompe pas, le ton général de ces nouvelles n'est pas nostalgique. Les destins singuliers qui forment la trame de ces récits portent en eux la marque de la fatalité, le *fatum* de la tragédie antique. Mais l'ironie, l'humour n'en sont pas absents. La terre d'Afrique est là, bien présente, avec ses couleurs, ses odeurs, servie par une écriture sobre, toute en demi-teintes, avec un grand bonheur d'expression. Les récits se déroulent sans heurts jusqu'à la conclusion, le dénouement inattendu, souvent étrange. On s'attachera à certaines figures : un antiquaire amoureux d'une pierre, un homme à la recherche de ses initiales, celui qui ne connaît qu'un mot, demain ; une tortue qui a le mal de mer, et ceux qui vont à la rencontre d'un espoir confisqué. Mais, pour finir, un clin d'œil souriant...

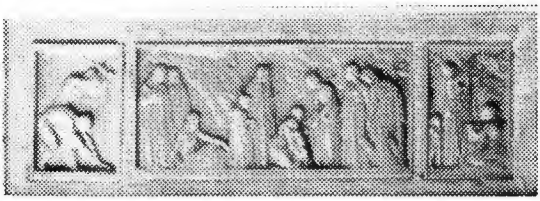
Jacques Demougeot

L'Algérie et les médailles

Philippe Escande

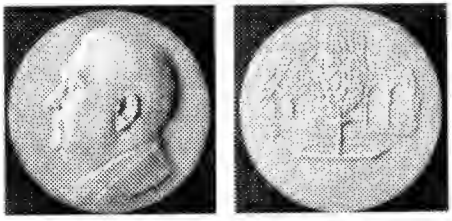
Il est bien connu que l'Afrique du Nord en général, et l'Algérie tout particulièrement, ont été des sources d'inspiration pour de nombreux artistes, écrivains et peintres notamment, sensibles aux paysages ainsi qu'aux mœurs et coutumes locales.
En littérature, comme en peinture, des centaines de noms pourraient être cités, certains de notoriété mondiale, de Gide à Camus d'un côté, de Delacroix à Renoir de l'autre.
Dans un domaine artistique dont on parle moins, celui de la sculpture et plus spécialement celui des médailleurs, l'Algérie fut aussi une source d'inspiration originale.
A la différence des peintres qui ont été attirés autant par les paysages que par les habitants ou le floklore, les médailleurs se sont essentiellement intéressés aux personnages rencontrés ou aux scènes typiques dont ils avaient été les témoins.
D'une manière générale, les réalisations des médailleurs peuvent être classées en deux catégories : d'une part les médailles créées sur commande ou sur concours pour commémorer certains événements du domaine public ou privé et assez largement diffusées, et, d'autre part, les médailles créées "spontanément" à la seule initiative de l'artiste, réalisées en un petit nombre d'exemplaires et proposées aux amateurs, comme pourraient l'être des estampes ou des gravures.
Cet article se borne à présenter quelques médailles de l'une et l'autre de ces deux catégories, parmi les centaines qui existent.
Philippe Escande fait paraître, en décembre, sur ce sujet, aux Editions Harriet, un ouvrage fort complet et très illustré.

GEORGES BÉGUET. Alger 1884-1950. Professeur aux Beaux-Arts d'Alger. Grand prix artistique de l'Algérie en 1924.

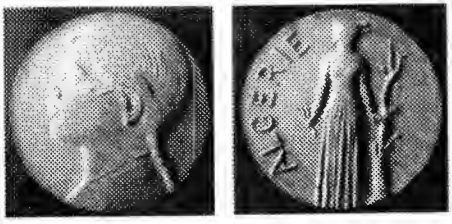


Tryptique du centenaire.
Tryptique uniface, réalisé en 700 exemplaires.
Il s'agit de la reproduction d'un bas-relief (œuvre de Béguet également) réalisé en céramique, qui ornait la cour du palais des Délégations financières à Alger.

PAUL BELMONDO. (1898-1982) Né à Alger. Elève à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, puis de Paris. Membre de l'Institut.



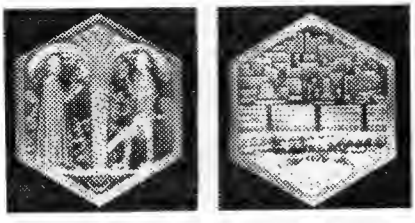
Le doyen Lionel Balout
Métal : bronze. Diamètre : 68 mm.
Avers : tête du Doyen.
Revers : vue de la cour intérieure du Musée du Bardo à Alger.



Algérie
1954. Métal : bronze. diamètre : 72 mm.
Avers : profil d'une femme algérienne.
Revers : tenant un bouquet d'épis et s'appuyant sur un olivier, une femme, vêtue à l'antique, symbolise la Paix et la Prospérité.
En légende : "Algérie".

L'Algérie de toujours
1962. Métal : bronze. diamètre : 80 mm.
Avers : représentation inspirée d'une statue romaine (Musée de Cherchell).
Revers : représentation inspirée d'une monnaie carthaginoise (Musée de Constantine).

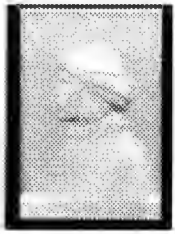
H. DROPSY. (1885-1969). Membre de l'Institut.



Centenaire de l'Algérie
Médaille hexagonale en cuivre. 52 mm.
Revers : vue stylisée d'Alger et de son port.

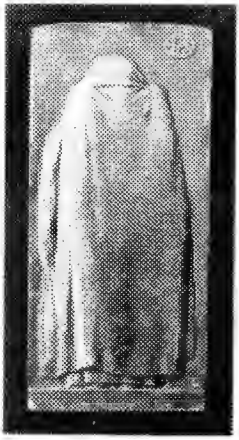
Professeur Albert Sézary
Métal : bronze. Diamètre : 68 mm.
Avers : tête du professeur Sézary.
Revers : vue générale d'Alger et de son

P. Lenoir (1879-1953).



Portrait de Biskris
Bronze. 61 x 40 mm. Tirage numéroté.
Avers : buste d'une jeune mauresque.
Revers : buste d'un jeune Arabe en costume traditionnel.

A. Pommier (1880-1944). Pensionnaire de la villa Abd-el-Tif en 1914. Réalisa, dans les années 30, toute une série de médailles ou plaquettes sur l'Algérie.



La femme voilée
Fonte uniface.
116 x 54 mm.
n° 2 de la série orientale

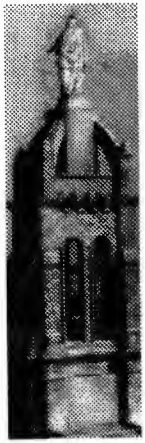
Le fumeur de kif
Fonte uniface.
140 x 129 mm.
n° 8 de la série orientale

L'oued
Médaille uniface en bronze.
Diamètre : 77 mm.

L'oasis
Fonte uniface.
Diamètre : 105 mm.
n° 3 de la série orientale

Santa Cruz

Jean Grenier



une lumière qui transfigure

Dans cette bruyante fourmilière d'Oran, où que l'on aille, il est un lieu qui vous accompagne, et c'est la colline du Planteur et plus haut, Santa Cruz. Et alors même qu'on souffrirait de cette solitude qu'imposent les grandes villes, on se sent rattaché par cette colline à une amitié.

Le soleil fait surgir sur la montagne africaine une teinte fauve qui durera tout le jour. On aimerait caresser cette bête qui s'étire jusqu'à plonger ses pieds dans la mer. La lumière ne s'est pas encore épaissie, son sillage derrière vous se referme avec un bruissement de joie. L'on se sent près des sources de la vie, des eaux pures et jaillissantes : c'est une nouveauté perpétuelle et comme une floraison d'aurores. Bientôt va déferler une lumière plus compacte qui finira par se fixer dans l'apparente immobilité de Midi, faite en réalité d'un tumulte innombrable. Quel jour glorieux ! Je songe à la conque d'or de Palerme où le soleil tout le jour repose comme une fleur dans une coupe. Mais la lumière n'y joue pas comme dans cet immense espace qui va des Andalouses à Cannastel.
Cette lumière touche de sa grâce des villes qui sans elle seraient de simples campements de bohémiens. Elle opère ici un miracle dont Alger a moins besoin. Mais elle y est aussi de qualité différente. Elle enchante les yeux à Alger, à Oran elle parle à l'intelligence. La lumière d'Alger se décompose au contact d'une terre verte et rouge. A Oran elle est seule pour créer tout le paysage. Elle y est pleinement à l'aise pour composer ce qui fait vraiment l'Afrique : un sol nu et dévasté que la lumière inonde et transfigure à chaque heure du jour.
Rien n'est plus beau, rien n'est plus significatif pour celui qui aime du même amour l'Afrique et la Méditerranée que de contempler leur union du haut de Santa Cruz. Il existe de plus grands dépouillements, des solitudes plus secrètes, des espaces plus vastes dans le Sud, – mais il faut alors s'arracher à la mer, quitter ce symbole du possible, rester seul en face du réel...

J'y suis monté quelquefois. Dès la Palestre ce sont les bois, déjà c'est l'espace. Tout le long du sentier qui mène à Santa Cruz l'on sent un grand calme s'emparer de soi, après tant de démarches dans la ville en quête de choses à voir et de gens à entendre (et presque rien n'est à voir, presque personne à entendre). J'entendais après le battement précipité des cœurs inquiets de plaisir, la respira-

tion large et profonde de la forêt. Ainsi la musique nous transporte parfois du *staccato* au *legato* sans transition. Notre pensée d'abord liée comme une gerbe se défait et s'épanouit avec bonheur. Peut-être ne suis-je fait que pour vivre ces moments-là – pareils au "moment musical" dont parle Proust – et suis-je partout ailleurs égaré. C'est alors que les portes se ferment et que les visages se font hostiles : le monde veut à juste titre nous repousser vers notre vraie vocation.

Je me rappelle surtout un jour. Je montais, et à mesure que je montais, l'horizon reculait, le ciel se creusait, je découvrais la ville, puis la ville et la mer, puis la ville et la mer et le lac et la montagne de Tlemcen. Ce tas de monnaies blanches jetées au hasard, c'est Oran ; cette tache d'encre violette, c'est la Méditerranée ; cette poussière d'or sur un miroir d'argent, c'est le sel de la plaine à travers le soleil. Je montais toujours et le paysage grandissait jusqu'à devenir emphatique ; je ne pouvais m'empêcher de penser à ces thèmes symphoniques de Beethoven où le mouvement progresse à coups de bélier et triomphe successivement de notre indifférence, de notre estime, de notre admiration, de notre enthousiasme, pour nous imposer le même mouvement, et d'auditeurs nous transformer en acteurs. C'est comme un espace qui s'ouvre de plus en plus large devant nous, et que baigne plus de lumière, toujours plus de lumière. On marche avec ivresse mais avec une ivresse, chose étrange, sûre d'elle-même et qui va droit au but, jusqu'à une sorte d'étreinte de la Nature et de l'esprit.

Arrêtons-nous. Un instant de plus, tout serait détruit. Peu avant d'arriver à Santa Cruz on a l'impression que c'est assez. Ce n'est pas qu'il y ait trop de choses dans le monde, mais c'est que notre esprit s'arrête court. Il n'est pas fait pour contenir ; tout ce qu'il peut, c'est mesurer. Un paysage trop vaste loin de nous remplir nous vide comme une cuve qui déborde et va jusqu'à perdre son contenu. Mais à Santa Cruz la limite n'est pas dépassée. On est tenté seulement devant un pareil spectacle de fermer les yeux pour se l'incorporer et s'en nourrir. Il nous permettra ainsi plus tard de nous passer de lui puisqu'il sera devenu nous.

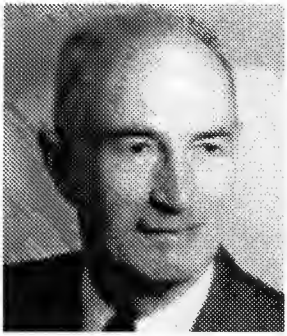
comme un point d'équilibre

Des inscriptions naïves sont gravées sur la porte fermée de la chapelle. On prie, on supplie la Vierge de faire réussir à un examen, de faire trouver une situation, que sais-je ! Et à lire ces inscriptions, en pensant à toutes les inquiétudes humaines qui, elles, ne sont pas avouées, il est difficile de partager la joyeuse indifférence de Lucrèce. Ce jour-ci est pour moi comme un point d'équilibre, mais toujours prêt à se rompre, un équilibre fragile, celui même de l'œuvre d'art, ce fruit du hasard qu'un hasard contraire peut anéantir. Je suis à Santa Cruz sur le fléau de la balance, pourquoi jouirais-je égoïstement d'un bonheur aussi rapide qu'un souffle sur l'eau ?

Et déjà ce bonheur fond et s'écoule de toutes parts avec le déclin du soleil. Il faut descendre et rejoindre par des sentiers les plus détournés possibles, la ville, son vacarme et ses lumières. Je dis adieu à Santa Cruz, adieu aux arbres et aux fleurs ; un phonographe dans le faubourg répète sans se lasser : adios, adios muchachos.

Source : Jean GRENIER, *Santa-Cruz et autres paysages africains*. Charlot, Alger, 1937.

Qui êtes-vous donc, monsieur Lanly ?



Aimer les mots
Ne pas supporter
De les voir déformer,
Rechercher leur origine
Et leur sens

Lire au-delà de ces mots
Avec passion, avec intelligence,
Nommant et disséquant,
La science des mots
Y a-t-il passion plus pure ?

– Avez-vous une devise ? Laquelle ?
Non, mais j'ai quelquefois recours, à mon niveau, au poème de Kipling : "Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie..."

– Si vous n'étiez pas vous, qu'aimeriez-vous être ?
Un savant dans l'ordre de la physique, de la médecine, de la biologie, etc.

– Avez-vous une occupation préférée ? Quelle est-elle ?
Oui, l'étude de la langue française, de ses origines, de sa formation, de sa fixation – et des œuvres de pensée, écrites en français ou en langue d'oc.

– Quel est le don que vous souhaiteriez posséder ?
La facilité d'élocution (et ce que cela suppose).

– Que craignez-vous le plus ?
La maladie imprévue, celle qui vous diminue.

– Donnez une courte définition du bonheur.
Je connais mal la question, mais je sais que "Notre félicité jamais ne nous contente". (La Fontaine).

– Quel est le défaut (ou le vice) qui vous fait le plus horreur ?
La méchanceté, sans doute.

– Quelle est la qualité que vous appréciez le plus ?
Justice et loyauté.

– Avez-vous un héros favori ? Lequel ?
Vercingétorix, héros de mon pays (j'ai fait mes études à Clermont).

– Préférez-vous voyager ou lire un récit de voyage ?
Lire un récit de voyage – à mon âge bien sûr.

– Si vous pouviez changer d'époque pour y vivre, laquelle choisiriez-vous ?
Celle qui vient – ou vers laquelle nous allons. Chantera-t-elle ?

– Pour vous, l'espérance est-elle une vertu, une chance ou une utopie ?
En quelque sens que l'on prenne le mot (chrétien ou non), l'espérance est pour moi une vertu, c'est-à-dire une force, une source d'énergie pour celui qui la possède et la garde.

Mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD
Supplément au n°9
Octobre 1996

Chers amis adhérents,

Vos vacances, nous l'espérons ont été bonnes et nous serons heureux de vous revoir bientôt, amis d'Ile de France, ou d'avoir de vos nouvelles, amis de nos provinces. Nous vous rappelons, en ces jours de rentrée, que nous souhaitons renforcer nos liens avec vous. Vous savez que les buts de notre association sont principalement tournés vers les hommes et les femmes d'Afrique du Nord, vers ce qu'ils ont fait dans quelque domaine que cela soit car nous souhaitons faire connaître leur oeuvre, trop souvent méconnue. Mais vous savez aussi que nous comptons sur vous car souvent nous connaissons les noms de ces hommes, de ces femmes, nous savons parfois quelles étaient leurs compétences, mais nous ignorons les dates principales de leurs existences. C'est pour cela que nous avons besoin de vous. Souvent aussi vous possédez ou vous connaissez des ouvrages anciens (histoire, correspondance, romans, nouvelles) ou des articles qui pourraient faire l'objet d'articles dans notre revue. Et puisque nous en sommes aux suggestions, pourquoi pas nous raconter quelque anecdote drôle, originale, quelque souvenir cocasse ou attendrissant qui nous feraient parcourir avec vous des chemins de mémoire et partager quelque itinéraire singulier. Une manière agréable de garder mémoire. Nous avons beaucoup de projets pour les mois à venir. Nous en parlerons longuement lors de notre assemblée générale à laquelle nous vous demandons d'assister très nombreux. Ce sera le 26 novembre, à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 15, rue Lapérouse à Paris - 16ème. Cette assemblée sera précédée d'une conférence donnée par Pierre Jarrige sur "l'aviation légère en Algérie de 1939 à 1962" et suivie d'un apéritif amical. Sachez déjà que nous préparons des numéros spéciaux qui paraîtront en principe quatre fois par an. Vous pourrez constater que notre revue *Mémoire Plurielle* a augmenté son nombre de pages ce qui nous permet de vous offrir de plus longs articles tout en conservant, du moins nous espérons que vous en jugerez ainsi, la qualité et l'intérêt.

En attendant des échanges que nous espérons fructueux, nous vous souhaitons une bonne rentrée.

LES RENCONTRES DE M.A.N.

Compte-rendu Anne-Marie Briat

Jeudi 13 juin 1996
visite guidée : Musée National des Arts d'Afrique et d'Océanie

Peu d'adhérents ce jour-là connaissaient ce musée qui s'est longtemps appelé le *Musée de la France d'Outre-Mer.* Nous commencerons par en dire quelques mots avant de passer à la visite proprement dite. Ce magnifique bâtiment a été élevé par les architectes Laprade et Jaussely pour l'exposition coloniale de 1931. Il avait pour objet de montrer la vie des territoires d'Outre-Mer en s'appuyant sur leur histoire. On est frappé, en arrivant, par l'immense bas-relief qui orne la façade. Sculpté par Jiannot, il représente l'apport des territoires d'Outre-Mer à la France et à la civilisation. Le même esprit anime la salle des fêtes du rez-de-chaussée entièrement recouverte de fresques exécutées par Ducos de la Haille. L'édifice a longtemps abrité des objets, des peintures, des sculptures, des documents iconographiques liés à l'histoire coloniale de la France. Décolonisation obligeant, le musée a effacé cet aspect du passé jugé, sans doute, trop "gênant", pour devenir le *Musée National des Arts d'Afrique et d'Océanie* consacré aux traditions esthétiques des deux continents qui lui ont donné son nom. Les collections liées à l'histoire coloniale ont été dispersées dans différents musées ou dorment dans les réserves. M.A.N. a demandé à la Conservatrice ce que sont devenus notamment les tableaux orientalistes que le musée possédait et s'il pourrait y avoir une chance d'exhumer un jour les réserves pour une exposition par exemple. Un rendez-vous a été pris à ce sujet. Nous vous tiendrons au courant.
Venons-en à la visite proprement dite. Les arts du Maghreb occupent le deuxième étage. Les objets sont présentés tout au long d'une galerie circulaire et de salles adjacentes, ce qui oblige le visiteur à souvent quitter un pays pour un autre. Pour plus de cohérence, je préfère donner une idée de ce qui a pu arrêter notre regard en groupant les diverses pièces par pays. En guise d'introduction cependant je signalerai, comme l'a fait notre accompagnatrice, deux remarquables spécimens d'écriture coufique, une calligraphie originaire de Kairouan datant du Xème siècle et une feuille du Coran en coufique andalou datant du milieu du XIIIème siècle.

Pendentif or et pierres précieuses, Fès, fin XVIe et XVIIIe siècle.

Maroc

De très beaux bois sculptés et peints donnent une idée des somptueux décors des édifices urbains marocains (linteaux et corbeaux du XIVème siècle en thuya ou cèdre, provenant de Rabat et de Fès) mais aussi de la décoration domestique (boiseries d'intérieur, coffrages de lits, coffres de mariage, notamment celui de Chechaouen du XIXème siècle, à la polychromie raffinée. Les vitrines de la salle circulaire présentent des bijoux admirables en or ou en argent doré, enrichis de pierres précieuses ou semi-précieuses et de perles. Nous avons remarqué notamment de superbes boucles d'oreille en provenance de Fès et de Tétouan (fin XVIème - XVIIIème) ainsi qu'un collier et un pendentif en forme de paon. Plus modestes mais toujours si appréciés, les bijoux ruraux (diadèmes, pectoraux, fibules) ornés d'émaux cloisonnés et de pierres ou de verres colorés. Nous retiendrons également au hasard du parcours un astrolabe du XIIIème, des armes richement décorées, des poteries du Rif, de très belles céramiques de Fès aux motifs géométriques, épigraphiques, végétaux et floraux et naturellement les broderies traditionnelles des villes du Maroc, les supports allant de la simple cotonnade aux soies naturelles les plus délicates.

Algérie

Une très grande place est faite aux bijoux d'or et d'argent. Des coiffures et ornements de tête (un très rare hennin en provenance d'Alger, fin XVIème, début XVIIème), puis à côté de pièces luxueuses, nous reconnaissons toute la puissance inventive des bijoux kabyles ornés d'émaux et de coraux. Objet de parures également, les armes : poignards, pistolets, cornes à poudre, fusils. Nos adhérents se sont attardés avec émotion devant les poteries kabyles au décor géométrique caractéristique sur terre ocreuse vernissée qui agrémentaient si souvent le décor des maisons en Algérie. Très appréciés également les broderies et accessoires vestimentaires : broderie dite d'Alger, élaborée pendant la période turque ou se décèlent des influences espagnoles et italiennes et des pièces allant du XVIIème au XIXème, la plupart sur de fines étamines de lin à dominante de broderies rouge et bleu ou violette. Quelques spécimens des arts du Sahara donnent une idée de l'utilisation du cuir et du métal en proposant sacoches de voyage, outres, selles, bijoux, amulettes, armes, serrures et cadenas. Enfin sont exposés des éléments du décor des demeures bourgeoises d'Alger au XVIIIème, bois peints, plâtres dorés (très belle porte d'intérieur) et de beaux coffres.

Tribu des Ouadhia, Grande Kabylie,
région du Djurdjura (Algérie), XIXe siècle
Terre cuite - H. 72 cm - D. de la panse 93 cm

Tunisie

Son art, bien représenté, a particulièrement intéressé deux de nos adhérentes ayant vécu dans ce pays. Nous admirons une élégante porte d'intérieur en bois sculpté constellée de clous de fer forgé (Tunis, XVIIIème siècle), des coffres de mariage, de superbes bijoux urbains et ruraux. Les bijoutiers de Tunis, Moknine et Djerba excellaient dans les techniques du filigrane et de l'émaillage. Certains bijoux d'or et d'argent de Tunis sont enrichis de châtons de diamants, de cabochons de pierres précieuses et de perles. Les céramiques présentent des décors originaux par rapport à ceux des deux autres pays du Maghreb : leur décor est animé de lions, de poissons, d'oiseaux à la facture très originale. Des costumes d'apparat aux décorations fastueuses réalisées en fil d'argent et paillettes de métal et de lourds brocards attestent la virtuosité et l'inventivité des ateliers de Tunis du XVIIème au XIXème siècle.

Tous ces objets ne représentent sans doute qu'une petite partie de ce que pouvait proposer l'ancien musée et ne peuvent nous faire oublier l'absence des tableaux et dessins orientalistes. Ajoutons enfin ceci : le sort de ce musée est encore incertain et lié au projet de réorganisation du Musée de l'Homme qui devrait dans le futur être transféré dans les locaux de l'ex-Musée de la Marine. Plusieurs ministères étant impliqués dans ce grand chambardement, gageons que vous pourrez vous rendre encore pendant quelques années à la Porte Dorée.

Plat creux, céramique polychrome. Tunis - XVIIe siècle

Bibliographie

Ouvrages généraux

CAMPS Gabriel : *Berbères* - Ed. des Hespérides - Collection "Aux marges de l'histoire" Toulouse 1960

MARCAIS Georges : *L'art musulman* - Presses universitaires de France - Paris 1962

OTTO-DORN Katharina : *L'art de l'Islam* - Ed. Albin Michel - Paris 1983

Villes du Maghreb

MARCAIS Georges : *L'architecture musulmane d'occident. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile* Ed. Arts et Métiers graphiques Paris 1954

PACCARD André : *Le Maroc et l'artisanat traditionnel islamique dans l'architecture* Ed. Atelier 74 - St-Jorioz 1979 - 2 vol.

REVAULT Jacques : *L'habitation tunisoise* - Ed. du C.N.R.S. Paris 1978

Poteries et céramiques

REVAULT Jacques : *Arts traditionnels en Tunisie* Office national de l'artisanat de Tunisie Tunis 1967

SIGELMASSI Mohamed : *Les arts traditionnels du Maroc* Ed. Flammarion- Paris 1974

SOUSTIEL Jean : *La céramique islamique* Office du livre. Ed. Vilo - Paris 1985

Bijoux

BESANCENOT Jean : *Bijoux arabes et berbères du Maroc* Ed. la Cigogne - Casablanca 1953

CAMPS-FABRER Henriette : *Les bijoux de Grande Kabylie* Ed. Arts et Métiers graphiques Paris 1970

SUGIER Clémence : *Symboles et bijoux traditionnels de Tunisie* - Ed. Ceres - Tunis 1977

Broderie

BESANCENOT Jean : *Types et costumes du Maroc* Ed. Horizons de France - Paris 1940

REVAULT Jacques : *Broderies tunisiennes* - in : Cahiers de *Tunisie* n°29/30 - 1er et 2ème trim. 1960

Quelques informations

Sous le signe de Delacroix

Le Musée des Beaux-Arts de Bordeaux a présenté jusqu'au 8 septembre *La Grèce en révolte, Delacroix et les peintres français* de *1815 à 1848*, une exposition d'une soixantaine d'oeuvres dont le célèbre *La Grèce sur les ruines de Missolonghi* acquis en février 1952 par la ville de Bordeaux (Delacroix enfant avait été au lycée de la ville). Cette très belle exposition sera à Paris au musée national Eugène Delacroix du 9 octobre 1996 au 13 janvier 1997 et ensuite à la pinacothèque nationale d'Athènes du 13 février au 25 avril 1997. Le commissaire général est Claire Constans, conservateur en chef au musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Nous reparlerons de cette exposition dans le prochain numéro de *Mémoire Plurielle.*

Val-de-Grâce

En complément du compte rendu de notre visite au Val de Grâce, nous signalons aux lecteurs intéressés que la Revue Africaine avait publié dans son numéro des 3ème et 4ème trimestres 1955 un inventaire des archives historiques du Musée du Val de Grâce concernant l'Algérie. Rapports, mémoires, correspondances, statistiques, santé publique des petites communes d'Algérie, peuvent rendre service aux chercheurs ou aux curieux. Nous pouvons envoyer copie de cet inventaire sur demande.

Rencontres de vacances

A Bar-sur-Loup (Alpes Maritimes) nous avons découvert une jeune artiste très originale, Catherine Cote-Tafani. Cette jeune femme axe son travail sur un symbolisme évoqué par de vieux outils agricoles. Elle leur rend hommage en faisant d'eux des pénitents, des chevaliers du Moyen-Age, des personnages bibliques. Catherine Cote-Tafani est née à Alger en 1952. Elle a installé son atelier dans une forge et réalisé sa première sculpture en 1994.

Parlons un peu de là-bas avec nos amis poètes

Souvenirs d'Algérie

Nous ne reverrons plus les amandiers en fleurs
Qui nous émerveillaient sous la rosée de mai
Quand leurs bouquets fleuris, sur les branches, semés,
Offraient au ciel d'azur leurs pétales en pleurs ...

Nous ne sentirons plus, prémices du printemps,
Les jaunes mimosas aux touffes odorantes :
Leur parfum délicat, sur les brises errantes,
Ne nous embaume plus, déjà, depuis longtemps ...

Dans l'angle du jardin, nous ne goûterons plus
Aux figues rebondies, craquelant sous la sève
Et les moineaux pourront, lorsque le jour se lève,
Les piquer à loisir, nous ne reviendrons plus ...

Et, nous n'entendrons plus, au lointain, sur les crêtes,
D'un anon esseulé, le braiment déchirant,
Ni du berger suivant quelque troupeau errant,
La flûte s'égrener en notes aigrelettes ...

Mais nous conserverons jusqu'au dernier départ,
Le regret lancinant des soleils éclatants,
Des hivers indulgents, des étés haletants
Et des nuits étoilées où plongeaient nos regards.

André Landaret

A la manière du sonnet d'Arvers - Alger

Alger a son secret, ma Ville a son mystère.
Depuis toujours je l'aime. Or cet amour conçu
Dès ma plus tendre enfance, et je ne puis le taire,
Alger, Ville adorée, n'en a jamais rien su.

Quand je m'y promenais, passant inaperçu,
Au milieu des burnous, et pourtant solitaire,
Je n'imaginais pas que fuyant cette terre
Lors d'un jour malheureux, j'avais beaucoup reçu.

Pour Elle, cette ingrate et pourtant douce et tendre
Elle subit son sort, inquiète et sans entendre
Les pleurs et les sanglots qui jalonnent mes pas.

Malgré mon abandon, je lui reste fidèle,
Peut-être qu'en lisant ces vers tout remplis d'Elle
Elle sera surprise et ne comprendra pas.

Marcel Pouget